

LECTIO DIVINA AVEC LE PÈRE LAGRANGE



La Samaritaine (36)

a) Introduction à l'entretien

Jn 4. ⁴ Or, il fallait qu'il passât par la Samarie.

⁵ Il arrive donc à une ville de la Samarie appelée Sychar, près du champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils.

⁶ Là se trouvait la source de Jacob. Jésus donc, fatigué du chemin, était assis à même, près de la source. C'était environ la sixième heure.

b) Entretien sur l'eau vive

⁷ Survient une femme, de la Samarie, pour puiser de l'eau. Jésus lui dit :

— « Donne-moi à boire. »

⁸ Car ses disciples s'en étaient allés à la ville pour acheter des vivres.

⁹ La femme samaritaine lui dit donc :

— « Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi, qui suis une femme samaritaine ? »

Car les Juifs n'ont point de rapports avec les Samaritains.

— ¹⁰ Si tu savais le don de Dieu ! lui répondit Jésus, et quel est celui qui te dit : « Donne-moi à boire », c'est toi qui l'aurais prié ! Et il t'aurait donné de l'eau vive.

— ¹¹ Seigneur, lui dit-elle, tu n'as rien pour puiser et le puits est profond. Comment aurais-tu donc l'eau vive ? ¹² Serais-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné le puits ? Et il en a bu lui-même, et ses fils, et ses troupeaux.

— ¹³ Quiconque boit de cette eau, lui répondit Jésus, aura soif encore ; ¹⁴ mais qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif à jamais. Mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une source d'eau jaillissant en vie éternelle.

— ¹⁵ Seigneur, lui dit la femme, donne-la moi, cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne me rende plus ici pour puiser.

c) Jésus se révèle comme Messie

— ¹⁶ Va, lui dit-il, appelle ton mari et [re]viens ici.

— ¹⁷ Je n'ai pas de mari, lui répondit la femme.

— Tu as bien dit : « Je n'ai pas de mari », lui dit Jésus, ¹⁸ car tu as eu cinq maris, et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari ; [en] cela, tu as dit vrai.

— ¹⁹ Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es un prophète !... ²⁰ Nos pères ont adoré sur cette montagne. Et vous dites que c'est à Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer.

— ²¹ Femme, lui dit Jésus, crois-moi : l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... ²² Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous adorons ce que nous connaissons, car le salut doit venir des Juifs. ²³ Mais l'heure vient – et c'est maintenant – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité. Aussi bien, ce sont ceux-là que le Père cherche pour adorateurs : ²⁴ Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent adorer en esprit et vérité.

— ²⁵ Je sais, lui dit la femme, que le Messie va venir. – Celui qu'on nomme « Christ ». – Lorsque celui-là sera venu, il nous fera tout savoir.

— ²⁶ Je le suis, lui dit Jésus, moi qui te parle.

d) Retour des disciples

²⁷ Et là-dessus, ses disciples arrivèrent. Et ils s'étonnaient qu'il parlât avec une femme. Cependant personne ne dit : « Que désires-tu ? » ou « Pourquoi parles-tu avec elle ? »

²⁸ La femme laissa donc sa cruche et s'en alla à la ville. Et elle dit aux gens : « ²⁹ Venez voir un homme m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-il pas le Christ ? » ³⁰ Ils sortirent de la ville. Et ils venaient auprès de lui.

e) La moisson, le semeur et le moissonneur

³¹ Dans l'intervalle, les disciples le priaient, disant :

— Rabbi, mange.

— ³² J'ai à manger, leur dit-il, un aliment que vous ne connaissez pas.

³³ Les disciples se disaient donc les uns aux autres :

— Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?

— ³⁴ Ma nourriture, leur dit Jésus, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'achever son œuvre. ³⁵ Ne dites-vous pas : Encore quatre mois et voici venir la moisson ? Eh bien, je vous dis : Levez les yeux, et contemplez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson ! ³⁶ Le moissonneur reçoit un salaire et ramasse le fruit pour la vie éternelle, de façon que le semeur se réjouisse aussi bien que le moissonneur. ³⁷ Car le proverbe a cela de vrai qu'autre est le semeur et autre le moissonneur. ³⁸ Je vous ai envoyé moissonner ce qui ne vous a coûté nulle peine : d'autres ont pris peine et vous êtes entrés dans leur labeur.

f) Jésus parmi les Samaritains

³⁹ Beaucoup des Samaritains de cette ville crurent en lui, à cause de la parole de la femme qui attestait : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. »

⁴⁰ Lors donc que les Samaritains furent arrivés vers lui, ils l'invitèrent à demeurer auprès d'eux.

Et il y demeura deux jours.

⁴¹ Et un bien plus grand nombre crurent à cause de sa parole. ⁴² Et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus sur ton rapport que nous croyons : car nous-mêmes avons entendu et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

Puisqu'il appréhendait le mécontentement des Pharisiens, Jésus ne devait pas passer par Jérusalem. Il eût pu suivre le même itinéraire que la première fois, regagnant les bords du lac en remontant le Jourdain. Une raison inconnue le porta à rejoindre la route de Jérusalem à Nazareth, non loin de la ville actuelle de Naplouse¹. Les fêtes de Pâque étant passées, les Samaritains avaient cessé d'observer le passage des Juifs pour les houspiller.

D'ailleurs la petite caravane, remontant de la vallée du Jourdain, soit par Aqrabeh, soit par l'Ouady-Farâ, abordait la cité hostile par l'est, d'où l'on n'attendait pas des Juifs. Il n'en est pas moins nécessaire, pour comprendre certains traits du séjour de Jésus chez les Samaritains, d'avoir présente à l'esprit l'histoire de leurs démêlés avec les Juifs de Jérusalem.

¹ Presque entièrement détruite par le tremblement de terre du 11 juillet 1927. Sur cette ville, voir *RB* (1923) p. 120 ss., et le volume du P. JAUSSEN sur les coutumes de Naplouse : *Coutumes palestiniennes. I. Naplouse et son district*, Paris, Geuthner, 1927.

Le royaume d'Israël, d'abord séparé, puis ennemi du royaume de Juda, avait voulu avoir sa capitale propre, Samarie, fondée par le génie d'Omri dans une situation très forte, sur une colline isolée, vierge de toute construction antérieure². Transformée par Hérode à la mode romaine, Samarie était devenue Sébaste, c'est-à-dire Augusta, en l'honneur d'Auguste ; elle est encore aujourd'hui connue sous le nom de Sébastiyeh. Mais la contrée avait gardé le nom de pays des Samaritains. Les Juifs nationalistes et orthodoxes de Jérusalem avaient pour eux un mépris profond ; ils n'étaient plus des Israélites, mais en grande partie du moins des colons transplantés par les conquérants assyriens, par Assarhaddon surtout, et qui avaient amené avec eux leurs dieux.

Cependant les anciens éléments israélites avaient exercé une certaine influence sur ces étrangers ; selon la loi de tout le monde antique, ils avaient dû rendre hommage au dieu du sol, et ils s'étaient targués, comme il arrive, d'un vif attachement à leur nouvelle patrie et aux usages du pays³. Les Samaritains avaient donc voulu contribuer à la reconstruction du Temple après le retour de l'exil. Rebutés par les captifs revenus de Babylone, serviteurs du même Dieu, mais ennemis de la hiérarchie de Jérusalem, ils représentaient pour les Juifs non pas de purs gentils, mais des schismatiques. Ceux des Grecs orthodoxes qui ont préféré le turban à la tiare avant la prise de Constantinople, attestent la vigueur de cette sorte de haine religieuse. Elle avait été portée à son comble entre les Samaritains et Jérusalem lorsque le prêtre Manassé, chassé par la hiérarchie du Temple, se fut réfugié en Samarie pour y élever autel contre autel⁴. Au mont Sion il avait opposé le mont Garizim qui se dresse en face du mont Ébal, et domine au sud la vallée étroite, bien arrosée, très fertile, par où passe la route directe qui relie la Galilée à la Judée. Cette vallée, défendue à l'est par l'antique Sichem, était devenue le point central de la secte, surtout depuis que Samarie, détruite par Hyrcan, prince des Juifs⁵, avait été rebâtie en ville païenne par Hérode. La religion se rattachait sur ce sol aux plus anciennes histoires du temps des Juges, lorsque Abimélech, roi de Sichem, était le principal prince d'Israël, et même aux patriarches, puisque Jacob avait donné à son fils Joseph une terre près de cette ville⁶. Du sommet du mont Garizim la vue embrasse la ville moderne de Naplouse, l'emplacement de l'autel où Josué promulgua la loi sur le mont Ébal⁷, dans la plaine les ruines de Sichem, le village d'Askar, le tombeau de Joseph et le puits de Jacob⁸, la plaine de Mahné et les montagnes qui forment au sud l'horizon de Jérusalem.

D'après l'itinéraire qu'il avait choisi pour aller de la plaine basse du Jourdain appartenant à la Judée jusqu'à Nazareth, Jésus devait passer par la Samarie. Venant d'Aqrabeh, il débouchait au sud de la riche plaine où les moissons ondulent au printemps, pour la traverser en diagonale, et aboutir au puits de Jacob. À quelques minutes au nord du puits, on apercevait les ruines de Sichem. La ville antique était déjà recouverte de décombres, et elle s'était, depuis les Séleucides, transportée dans la vallée de l'Ébal et le Garizim, où elle prit sous Vespasien le nom de *Flavia Neapolis* (Naplouse), mais les fouilles les plus récentes ont prouvé qu'à l'époque romaine on continuait d'occuper l'ancien emplacement de Sichem⁹, non

² Détail parfaitement constaté par les fouilles récentes.

³ Sur les Samaritains à l'époque persane, voir les papyrus d'Assouân, éd. Sachau.

⁴ Josèphe, *Antiquités judaïques*, 11, 8, 2.

⁵ En 128 av. J.-C.

⁶ Gn 33, 19 et 48, 22.

⁷ RB (1926) p. 98 ss.

⁸ Ernest RENAN, *Vie de Jésus*, Appendice, p. 493 : « La topographie des versets 3-6 est satisfaisante. Un Juif de Palestine ayant passé souvent à l'entrée de la vallée de Sichem a pu seul écrire cela. »

⁹ D'après les découvertes de la campagne de 1927 par MM. Sellin et Welter, et contrairement à ce que j'ai dit dans le *Commentaire de saint Jean*. Toutes les difficultés posées dans cet endroit se trouvent ainsi résolues par les dernières fouilles. La Samaritaine habitant tout près du puits y devait venir chercher de l'eau. Le nom de

plus sous le nom de Sichem qui avait émigré, mais sous celui de *Sichora*, car on peut tenir pour assuré que le Sychar de l'évangile est le nom araméen plus récent de l'ancien Sichem.

Un puits se rencontrait sur la route avant qu'on eût atteint la petite ville de Sychar. Jésus fatigué laisse ses disciples y aller chercher les aliments nécessaires et s'assied contre la margelle du puits pour détendre ses membres lassés par la montée. Celui qui nous donne ce détail est le même qui voit en Jésus le Verbe, Fils du Père, Dieu comme son Père, mais il sait aussi qu'il a pris sur lui toute la capacité d'endurer qui est le lot de la nature humaine. Étant harassé, Jésus a soif. Vers midi une femme survient pour puiser de l'eau. Cela est très naturel si elle habitait Sychar, l'ancienne Sichem, privée d'eau, et située à 200 mètres environ.

Pendant que la femme du pays de Samarie descend sa cruche dans le puits, Jésus lui demande à boire. C'est un léger service qui n'est jamais refusé. Cette femme n'y songe pas non plus. Mais il lui plaît de montrer qu'elle a reconnu son interlocuteur pour un Juif et qu'elle va lui faire une faveur. D'où vient qu'étant Juif il ne soit pas animé du mépris orgueilleux de ses compatriotes, et qu'il ait demandé à boire à une Samaritaine ?

Jésus n'approuve pas ce ton plaisant et cependant agressif. La femme n'envisage qu'un Juif au cœur étroit, et il était, lui, assez puissant et assez généreux pour accorder de l'eau vive. Si elle savait bien à qui elle avait affaire, c'est elle qui l'aurait prié.

La Samaritaine se pique au jeu. Lui qui n'a pas même une outre pour puiser dans un puits profond, où prendrait-il de l'eau vive ? Va-t-il faire jaillir de l'eau du sol, plus puissant que Jacob, « notre père Jacob », dit-elle avec emphase, qui a dû creuser ce puits, pour abreuver ses fils et ses troupeaux ?

Mais que serait un pareil miracle, et à quoi servirait cette eau vive ordinaire ? C'est d'une autre eau que parle Jésus, et d'un miracle beaucoup plus étonnant, quoiqu'il demeure caché dans le secret des âmes. Qui boira de son eau n'éprouvera plus la soif, car il possédera en soi la source, une source qui jaillit, dès ici-bas, et qui doit jaillir encore dans la vie éternelle à laquelle sa vertu conduit.

La femme répond : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne me rende plus ici pour puiser. » Elle semble acquiescer docilement. Mais elle n'a rien d'une ingénue, et la leçon est trop haute pour elle. On entrevoit sur ses lèvres un sourire presque narquois. Voyons donc ce grand prodige ! Attendons ! Alors Jésus frappe le coup décisif : « Va, appelle ton mari et viens ici. »

Toujours frondeuse, la Samaritaine affecte de mettre en défaut une perspicacité qui se croyait maîtresse des secrets de la vie éternelle : « Je n'ai pas de mari. » – « C'est vrai », dit l'interlocuteur mystérieux, « car tu as eu cinq maris, et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari ! »

Il nous faut interrompre ici cet entretien si serré. Des auditeurs se sont glissés près du puits de Jacob, et ce sont les critiques modernes. Eux aussi prétendent dire son fait à la Samaritaine, et dépouillant cette femme de sa féminité, pourtant si expressive, ils voient en elle un être de raison, le symbole de sa patrie qui autrefois a adoré cinq dieux, importés de Mésopotamie

Sychar, transformé en Askar, s'est transporté à un kilomètre à l'est de la ruine quand elle a été complètement abandonnée, tandis que des maisons se bâtissaient près de la source qu'on voit à Askar.

avec les colons transplantés par le roi d'Assur. À vrai dire la Bible¹⁰ parle bien de cinq nations, mais de sept dieux. Les allégoristes ne s'arrêtent pas à ces détails et déjà un commentateur du XIII^e siècle avait rapproché les cinq faux dieux des cinq maris de la Samaritaine. À cette époque on goûtait beaucoup les sens allégoriques. Le brave commentateur ne mettait pas en doute la réalité de cette femme ; seulement, au lieu de la croire une épouse volage et de mœurs suspectes, il lui imputait, contre toute vraisemblance, d'avoir professé l'idolâtrie de ses ancêtres. Moins respectueux du sens littéral, les critiques modernes ne sont pas plus heureux. À les en croire, la Samaritaine deviendrait ici l'image de sa nation pour s'entendre dire : Vous, Samaritains, avez été des idolâtres et vous êtes maintenant des schismatiques ; – sauf à redevenir femme pour aller prévenir ses compatriotes, que Jean nous montrera mieux disposés que les Juifs et plus dociles envers Jésus ! Non, l'intention de l'écrivain était bien de peindre une femme en chair et en os, douée d'un esprit vif et retors, sensible cependant et droite, lorsque la conviction fut entrée dans son cœur, non point à coups d'arguments tirés de l'histoire ancienne, mais parce que le secret de sa vie a été mis à nu. Ce qui la touche, c'est sa propre histoire.

Elle avait donc eu vraiment cinq maris, ce qui était à tout le moins peu honorable. L'un ou l'autre a pu mourir avant elle. Mais cinq ! Elle avait donc été répudiée plusieurs fois ? Et pour quels motifs ? Les maris mécontents étaient-ils tous dans leur tort ? Ce n'était point le verdict de l'opinion publique, et à la fin, ne trouvant plus de parti, elle avait consenti à se donner la garantie du mariage.

Tout Juif cultivé savait par cœur l'histoire de l'ancienne idolâtrie, mais un étranger ne pouvait être au courant de cette lamentable aventure. Cette fois la Samaritaine se rend : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. » Mais elle se jette rapidement hors de cette pente scabreuse. Le terrain de la religion lui paraît plus solide. Et peut-être, convaincue maintenant de la pénétration surnaturelle du prophète, elle lui demande sincèrement son avis, moins importun pour elle que la monition personnelle qu'elle redoute. Les patriarches, Jacob qui a creusé le puits, Joseph qui a hérité du champ, Abraham lui-même, d'après la tradition locale des Samaritains, insérée dans l'Écriture par un adroit changement du texte¹¹, tous les pères ont adoré sur cette montagne que la pauvre femme désigne d'une main mal assurée, tandis que les Juifs disent qu'on doit adorer à Jérusalem. On doit opter, car un peuple ne peut avoir qu'un centre de culte. Les Samaritains et les Juifs ont les mêmes ancêtres et les mêmes prétentions. Qui faut-il croire ? Cette question est du ressort d'un prophète.

Jésus ne se dérobe pas. Dans le passé, les Juifs avaient raison, car ils avaient incontestablement pour eux la lettre de la loi, et ils avaient aussi les promesses de l'avenir. Mais qu'importe désormais telle montagne ou telle autre ! En dehors d'un petit pays, le Père n'aura-t-il point d'adorateurs ? Alors cette parole : « L'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem seulement, mais partout où, sachant que Dieu est esprit, un cœur fidèle l'adorera d'un esprit sincèrement abandonné à la vérité connue et possédée. Déjà en Grèce les cultes nationaux avaient été combattus par des raisonneurs indépendants, mais, ou bien ils n'avaient rien mis à la place, ou bien, et plus souvent, ils avaient pratiqué le culte des faux dieux, cédant à la coutume. Le culte national des Juifs s'adressait au vrai Dieu. Mais ce Dieu étant le Créateur de tous les hommes devait être adoré par eux tous et en tous lieux. Cependant Jésus n'entend pas supprimer le culte extérieur, si bien adapté à la nature humaine. Adorer, c'est

¹⁰ 2 R 17, 30 s.

¹¹ En lisant *Moreh* et non *Moriah* pour lieu du sacrifice d'Isaac (Gn 22, 2).

rendre un culte d'hommages et de louanges. L'essentiel, c'est que partout où l'on adore, ce soit avec une disposition intérieure de l'esprit, pour s'unir à celui qui est Esprit. L'heure qui vient est l'heure du culte spirituel, tel que les chrétiens l'ont toujours pratiqué. En annonçant cette heure, Jésus, qui était plus qu'un prophète, a cependant fait une prophétie dont il est facile de constater l'accomplissement dans le monde entier.

La Samaritaine a cru concéder beaucoup en donnant à Jésus le titre de prophète. Ce qu'il dit maintenant est très beau, mais pour elle encore obscur. Elle n'est plus batailleuse cependant, et fait une avance en professant qu'elle aussi, comme ses compatriotes, attend le Messie. Quand il sera venu, tout sera expliqué par lui. Et Jésus dit simplement, mais sans doute d'un accent qui entraîne l'âme à se rendre : « Je le suis, moi qui te parle. » La femme saisie, éperdue, laisse là sa cruche à puiser et s'en va jusqu'à la ville. Son empressement est un gage de sa foi, et plus encore l'argument qu'elle donne, dont la pointe se tourne d'abord contre tout son passé : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Et comme elle n'ose, faible femme, et si vraiment faible, imposer sa conviction appuyée sur un motif trop personnel, elle la suggère par une question : « Ne serait-il point le Christ ? »

L'agréable verbiage de la Samaritaine est assurément moins émouvant que les larmes silencieuses de la pécheresse ou le cri de Marie Magdeleine au tombeau vide, mais quelle vivacité, que d'esprit et d'art ! Et un cœur droit, en dépit d'égarements qu'elle n'a sûrement pas été embarrassée de justifier aux yeux des autres, sinon à elle-même. Quand Jésus a parlé avec autorité, son armature de fierté nationale et de dédain tombe avec sa dernière réplique. Le premier acte de sa contrition est d'avouer sa faute, le second est un apostolat qui la confesse encore : une merveille incomparable de l'ascendant de Jésus. Cette femme habituée aux joutes de la parole, on ne dirait même pas sans inconvenance qu'elle a trouvé son maître, tant la parole de Jésus la domine de haut. Ils ne parlent pas la même langue : elle, retenue dans l'horizon borné de ses commérages, lui, vivant dans la vue des desseins et de la miséricorde de Dieu ; elle, passant de l'eau pour boire, à Jacob et à son puits, aux patriarches, à la montagne dont on aperçoit le sommet, dans le désordre capricieux d'une conversation qui ne saurait aboutir à rien, lui, conduisant doucement son interlocutrice au désir de la grâce, à la vie de l'esprit, à l'adoration du Père. Aucune trace en Jésus de l'ironie socratique, cette affectation d'ignorance engageant infailliblement le contradicteur à faire montre de son savoir, pour rendre plus douloureuse la constatation qu'il ne sait rien. Il ne revendique pas ici pour lui la connaissance des choses divines, comme avec Nicodème qui était un docteur. Mais on sent qu'il la possède. Il la communique par bonté. Et toute cette condescendance pour sauver une femme coupable. Comment concevoir autrement le Révélateur et le Sauveur ?

Cependant les disciples étaient revenus. Au pays d'Israël il en allait alors comme aujourd'hui. Une femme est respectée, et comme intangible. On s'abstient même de lui demander son chemin. Une conversation prolongée était insolite. Mais les disciples ont trop de déférence envers leur Maître pour l'interroger. La femme partie, ils l'invitent à goûter aux aliments qu'ils ont apportés de la ville. Lui, qui avait pris thème de sa soif pour élever la Samaritaine au désir du don de Dieu, ne consent pas à manger avant d'avoir instruit ses disciples. Son véritable aliment, c'est de faire la volonté de celui qui l'a envoyé. Et cette œuvre, il la leur montre imminente par l'image de la moisson qui déjà mûrit sous leurs yeux, avec cette nuance de blancheur qui lui vient de la lumière éclatante de midi. Jusqu'à ce moment, l'inaction peut se mettre à l'abri du proverbe : « Encore quatre mois, et voici venir la moisson¹². » Donc laissons aller, la terre travaille pour nous, et nous prépare une abondante

¹² C'est l'interprétation d'Origène. Le plus grand nombre l'entend d'une estimation faite par les disciples qu'il y aurait encore quatre mois avant la moisson dans la plaine de Sichem. On serait alors à la fin de janvier. Mais la

récolte. Mais il faut savoir agir quand le moment est venu. Quelquefois ce n'est pas le semeur qui moissonne. Peu importe ; s'il s'agit de l'œuvre de Dieu, le semeur et le moissonneur partageront la même joie. Dans le cas présent, ce sont les anciens serviteurs de Dieu qui ont semé, mais maintenant le rôle des disciples va commencer. Déjà ils sont envoyés dans la pensée de Jésus. Dans quel champ ? Il ne le dit pas encore. Plus tard¹³ il leur révélera que c'est dans le monde.

Or déjà se présentait une abondante moisson d'âmes. Des Samaritains de Sichem-Sychar, gagnés par la conviction de leur compatriote, accouraient vers le puits et invitaient Jésus à séjourner parmi eux. Il y passa deux jours, et ils furent dociles à sa parole au point de dire : « Nous-mêmes avons entendu et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

On s'est étonné de l'ampleur de ce titre. Il n'avait pas cependant dans leur bouche le caractère propre que nous lui donnons. Cette population mêlée était plus habituée que les Juifs à donner le nom de Sauveur à chaque souverain, quelle que fût son action, même malfaisante. À plus forte raison l'empereur romain était le Sauveur du monde. Ne pouvaient-ils espérer mieux du Messie ?

Saint Jean n'est pas le seul à avoir constaté leurs bonnes dispositions. Le premier enseignement chrétien, destiné surtout à des Juifs convertis, celui de saint Matthieu¹⁴ et de saint Marc, ne parle pas de l'apostolat des Samaritains par Jésus, mais saint Luc, qui écrivait pour des gentils, leur est plus favorable¹⁵. Ces premiers germes furent développés par la prédication des apôtres après la résurrection du Seigneur¹⁶.

À suivre
Guérison du fil d'un fonctionnaire royal (37)

In *L'Évangile de Jésus Christ* par le P. Marie-Joseph Lagrange o.p.
avec la Synopse évangélique

Transcription www.mj-lagrange.org

tournure « ne dites-vous pas » indique plutôt un proverbe, et la moisson spirituelle s'appuie sur une image réelle quand Jésus ajoute : « voyez les champs déjà blanchissent » ; on était donc en été.

¹³ Jo 17, 18.

¹⁴ Dans la première mission des disciples (Mt 10, 5), le Maître leur interdit même d'aller chez les Samaritains, afin de ménager les scrupules des Juifs.

¹⁵ Lc 10, 33 ; 17, 11 et 16.

¹⁶ Ac 8, 25.